



JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Le journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée, qui précède sa date.
Pour Roubaix, 25 francs par an.
— 14 — six mois.
— 7 50 — trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant.
— bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFFITE, BULLIER et C^o, 20, rue de la Banque.
Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITE BUL-
LIER et C^o pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

On read compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

Roubaix, 10 Août 1865

BULLETIN.

On dit que, sur une invitation expresse de l'Empereur, il va être dressé un exposé politique et économique de la situation de l'Empire. Indépendamment des rapports transmis aux divers ministères par les chefs de service administratif, judiciaire, militaire, universitaire, des renseignements seraient demandés aux sénateurs et aux députés ainsi qu'aux notabilités industrielles, commerciales et agricoles de chaque circonscription.

Le steamer la France, de la Compagnie transatlantique, est arrivé le 8 à Saint-Nazaire, avec 126 passagers et 200 tonnes de marchandises. Il était parti de la Vera-Cruz le 14 juillet.

Les nouvelles du Mexique sont satisfaisantes.

Il résulte des relevés recueillis par les *Annales du Commerce extérieur*, que le mouvement général du commerce avec la Chine est devenu considérable. Dans l'année 1863, les onze principaux ports du Céleste Empire ont donné lieu à un mouvement d'importation et d'exportation qui a atteint le chiffre de deux milliards et demi de francs. Malheureusement ce magnifique commerce profite pour la plus grande partie à l'Angleterre, et en second lieu à l'Amérique. Quant à la France, elle ne vient qu'en troisième lieu, et suit de fort loin l'Amérique. La Patrie fait à ce sujet, et avec beaucoup de raison, l'observation suivante : « Si nos dernières expéditions en Chine, qui nous ont imposé de lourds sacrifices en hommes et en argent, ne devaient pas être plus directement profitable à notre commerce, la présence de nos armées dans ce pays n'aurait eu pour but que d'y développer la prépondérance du commerce anglais. »

La Patrie entre dans quelques détails relativement aux négociations qui auraient eu lieu entre le cabinet de Florence et celui de Vienne, pour la reconnaissance du royaume d'Italie. Ces négociations se seraient bornées jusqu'à présent à des

communications verbales. Mais le gouvernement italien se montrerait parfaitement disposé à une entente qui pourrait, en rétablissant les bonnes relations entre les deux pays, aboutir à un désarmement.

Le correspondant viennois du *Times* confirme la nouvelle donnée par l'agence Reuter, que l'Autriche aurait proposé à la Prusse, le 10 juillet, de consentir à la cession de Kiel, à l'occupation de Rendsbourg et à la conclusion d'un arrangement postal, militaire et télégraphique entre la Prusse et le futur duc de Schleswig-Holstein, à la condition que le gouvernement prussien consentit de son côté à une rectification de la frontière de Silésie et reconnût le Grand-Duc d'Oldenbourg comme souverain des duchés en renonçant formellement à toute idée d'annexion.

Ces propositions auraient été rejetées par M. de Bismark.

J. REBOUX.

On lit dans le *Moniteur* :

« Les correspondances du Levant ont signalé à diverses reprises l'honorable conduite des agents du Gouvernement de l'Empereur à Alexandrie et au Caire pendant l'épidémie de choléra qui a éclaté en Egypte. On verra, dans la partie officielle du *Moniteur*, que Sa Majesté a daigné récompenser le dévouement de ces agents : M. Maxime Outrey, consul général à Alexandrie, vient d'être promu au grade d'officier de l'Ordre impérial de la Légion d'Honneur ; et M. Roustan, gérant du consulat du Caire ; Tricot, élève consul attaché au consulat général d'Alexandrie, et Dobignie, chancelier de ce poste, ont été nommés chevaliers. »

On lit dans le *Moniteur* :

« Les rapports adressés au ministre de la marine par M. le contre-amiral gouverneur par intérim de la Cochinchine, constatent que notre influence morale grandit et s'affermir de jour en jour, depuis que le caractère définitif de notre établissement s'est clairement manifesté aux yeux des populations indigènes. Dans la province de Mytho, en une seule semaine on a reçu la soumission de trente-deux chefs rebelles qui, les enfin d'une existence vagabonde et précaire, sont venus deman-

der à notre protection les moyens de vivre honnêtement. De même, sur les autres frontières de notre territoire, on voit les Annamites de nos provinces, appeler à eux leurs voisins, et les rassurer en leur faisant connaître la justice et l'humanité des autorités françaises. »

« Pénétré de l'importance de l'agriculture et voulant en favoriser l'essor, le gouverneur vient de former à Saïgon un comité agricole et industriel ; ce comité aura pour objet d'organiser dans la colonie des expositions périodiques qui puissent préparer les améliorations à introduire. »

« Des prix seront accordés à tous les habitants Européens ou Annamites, qui se seront le plus distingués par l'amélioration des races ou par le perfectionnement des méthodes de culture. »

« La première de ces distributions de prix est fixée au 25 novembre prochain. »

« On espère voir fonctionner vers la fin de cette année, dans les arroyos intérieurs, les premiers chalands à vapeur construits en France. Si ce mode de transport et de remorquage se propage, une grande partie des bateliers, employés aujourd'hui dans la navigation fluviale, sera rendue à l'agriculture. »

« De grands travaux de construction se poursuivent dans la ville chinoise de Chéou. Les nouveaux canaux qui y ont été ouverts permettent aux jonques de venir prendre ou déposer leurs chargements aux portes des maisons, sur les quais. C'est une véritable transformation qui démontre que les habitants ne reculent devant aucun sacrifice pour améliorer et embellir leur ville. »

On lit dans la *France* :

« Le discours de M. Duruy constate que pour la philosophie et les mathématiques spéciales, même pour les discours latins, les compositions des lycées de province ont été cette année remarquables. « Prenez garde, « a-t-il dit aux élèves des lycées de Paris, « vos écoliers des départements, dont, « l'an dernier, je vous annonçais l'ar- « deur, ont réalisé leurs promesses : ils s'approchent. »

« Cette émulation entre Paris et la province ne peut que profiter à celle-ci. La raison principale pour laquelle tant de familles envoient leurs enfants à Paris, c'est qu'on suppose que les études sont plus fortes dans la capitale. Du jour où les lycées de province, non-seulement approcheront de ceux de Paris, mais encore se placeront sur la même ligne, nous aurons fait un pas important vers la décentralisa-

tion, dans la distribution de l'enseignement public. Sous ce rapport comme sous plusieurs autres, le meilleur moyen de décentraliser, c'est de donner à la province ce qui attire à Paris. »

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Londres, 8 août.

La reine s'est embarquée à Woolwich, ce soir, à 6 heures, pour se rendre en Allemagne.

Le prince et la princesse de Galles sont arrivés ce soir, à Londres, venant d'Osborne.

Londres, 9 août.

Le correspondant viennois du *Times* confirme la nouvelle donnée par l'agence Reuter, que l'Autriche aurait proposé à la Prusse, le 10 juillet, de consentir à la cession de Kiel, à l'occupation de Rendsbourg et à la conclusion d'un arrangement postal, militaire et télégraphique entre la Prusse et le futur duc du Schleswig-Holstein, à la condition que le gouvernement prussien consentit, de son côté, à une rectification de la frontière de Silésie et reconnût le grand duc d'Oldenbourg comme souverain des Duchés en renonçant formellement à toute idée d'annexion.

Ces propositions auraient été rejetées par M. de Bismark.

Saint-Nazaire, 8 août, 10 h., soir

Le paquebot *France* de la Compagnie générale transatlantique, mouillé sur rade. La *France* a quitté la Vera-Cruz, le 14 juillet ; Santiago, le 19, et la Martinique le 26. Ce paquebot apporte 600.000 piastres à fret et 130 passagers, qui manifestent la plus vive satisfaction d'une aussi brillante traversée. La *France* devance, de cinq jours, sa date réglementaire.

Alexandrie, 7 août.

Nubar-Pacha est parti, ce soir, à 5 heures, par le bateau anglais, se rendant à Paris.

Florence, 8 août.

Le prince Amédée, deuxième fils du roi Victor-Emmanuel, est parti pour le Portugal.

Madrid, 8 août.

La *Epoca* dit qu'à la suite d'une conférence tenue entre le maréchal O'Donnell, M. Nadaz et le général Prim, on croit que le parti progressiste renoncera à l'abstention. — Le conseil des ministres s'occupe de la grave situation de San-Domingo. L'état du père du roi s'est amélioré.

CONSEIL D'ARRONDISSEMENT DE LILLE

Séance du 2 août 1865.

La séance est ouverte à deux heures et demie.

Sont présents : MM. Roussel-Defontaine, Valois, Lambin, Billon, Leroy-Dubois, Jean Lefebvre, Vanderstraeten, Gély Legendre, Lepercq, Alexis Lefebvre, Mercier et Ducrocq.

Absents : MM. Telliez, Castrique empêché, Ladureau et le comte de Brigode.

M. le préfet assiste à la séance.

Le procès-verbal de la séance du 31 juillet est lu par le secrétaire et adopté.

M. le président donne lecture d'une lettre par laquelle M. le comte de Brigode s'excuse de ne pouvoir assister à la séance d'aujourd'hui, empêché par un accident qui vient d'arriver à un de ses amis.

M. le président accorde successivement la parole aux rapporteurs.

ROUTES DÉPARTEMENTALES.

M. Lepercq donne au Conseil l'analyse du rapport de M. l'ingénieur des ponts-et-chaussées sur le service des routes départementales de l'arrondissement de Lille. L'état général de ces routes semble assez satisfaisant, quelques unes cependant laissent à désirer.

M. le préfet annonce qu'il a l'intention de proposer au Conseil général d'appliquer une partie notable des fonds provenant de l'emprunt de l'année dernière, 26 1/2 0/0 à des travaux de grosses réparations sur les routes suivantes :

- Route N^o 2 de Lille à Ypres.
- 9 de Lille à Saint-Omer.
- 14 de Lille à Cambrai.
- 19 de Roubaix à Saint-Amand.
- 22 de Lille à Tourcoing.

Le rapport détaillé et parfaitement motivé de M. l'ingénieur des ponts et chaussées ne laisse aucun doute sur la convenance et l'utilité de ces travaux. Le 2^e bureau propose donc d'appuyer par un vœu la demande d'allocation de crédit ; il regrette seulement qu'il ne soit pas possible d'ouvrir cette année un crédit spécial pour la route n^o 26, d'Estaires à La Bassée ; les travaux sur ce point sont renvoyés à un prochain exercice ; le bureau croit pourtant qu'ils sont pour le moins aussi pressants que ceux entrepris cette année. — Adopté.

CHEMIN N^o 91 DE LEERS A TOURCOING.

Les études ont été faites et le projet qui vous avait été soumis en 1861 a été complètement révisé ; il est à regretter que l'affaire se trouve entravée par l'attitude

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

26 11 AOUT 1865

— N^o 23 —

LE ROMAN

HÉRITIER

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE VIII.

DEUX NOUVELLES CONNAISSANCES.

(Suite.)

« Quand je pense que j'ai passé quatre années, quatre précieuses années de ma belle jeunesse à pâlir sur de gros vilains livres, à écouter les rabâchages d'une demi-douzaine de vieux docteurs, à subir d'affreux examens, le tout pour avoir le droit de porter une robe noire, une toque noire, de défendre la cause de quelques misérables plaideurs devant des robes noires, et que, au lieu de cela, je pourrais revêtir un brillant uniforme, me glorifier d'une épaulette et faire, comme un conquérant, résonner mon sabre sur le pavé ! Ah ! Dieu ! quelle différence !

— Malheureux ! s'écria M. Fliteau, d'un ton demi-sérieux, demi-raillleur, tu ne vois qu'un des côtés de la carrière militaire, et pas même le plus digne. Tu oublies qu'en temps de paix, les officiers végètent dans la monotonie de leur caserne, soupirant après un avancement qu'ils ne peuvent obtenir, et qu'en temps de guerre une balla, une éclat d'obus leur casse bras et jambes, leur ouvre les entrailles, et alors, adieu l'éclat de l'uniforme et la gloire de l'épaulette ! Toi, au contraire, tu peux suivre, avec plus d'agrément, une voie sûre et honorable ; tu peux, dans quelques années, rendre des arrêts, en qualité de conseiller de préfecture, et un jour, peut-être, administrer un département.

— Hum ! fit Victor, d'un air de bonne humeur. Rendre des arrêts, administrer un département, cela me semble une grosse affaire ; Soit ! Si c'est votre idée, je ne veux pas vous contrarier, mais, franchement, j'aimerais mieux monter à cheval et tirer des coups de fusil.

— A l'ouverture de la chasse, tu pourras tirer des coups de fusil avec M. Mazerolle.

— Oui. C'est une consolation. Aimez-vous la chasse, monsieur ?

— Beaucoup, répondit vivement Robert.

— Je le crois bien. Heureux marié que vous êtes, vous avez probablement élassé le tigre, l'éléphant, le jaguar, le buffle,

l'ours blanc. Nous n'avons à vous offrir, dans notre pays, que du petit gibier, et, par-ci par-là, quelques vulgaires sangliers. Si vous ne méprisez pas trop un tel butin, nous pourrions très-prochainement entrer en campagne.

— Très-volontiers. »
Les deux jeunes gens se mirent à causer entre eux d'un de leurs exercices de prédilection. Mlle Flore, que cet entretien ne pouvait intéresser, se rapprocha de Marie. M. Fliteau, assis dans un fauteuil, observait du coin de l'œil ces deux groupes et paraissait tout réjoui.

CHAPITRE IX.

VICTOR ET MARIE.

En quittant la maison de Longlaville, Robert et Marie avaient promis d'y retourner dans quelques jours, pour y dîner. Un dîner sans façon, disait M. Fliteau ; je n'ai, ici, qu'un petit établissement champêtre ; à Metz, je vous recevrai plus dignement. » Mais, dès le lendemain de son invitation, il donnait de minutieuses instructions à son fils, et, à l'aide de Mlle Hortense, l'illustre hôtelier de Longwy, Victor préparait un menu et organisait un festin qui aurait fait honneur à un fermier général de l'ancien temps. En s'asseyant à une table splendide, le frère et la sœur durent croire que leur hôte était très-riche. Ils ignoraient que Mlle Hortense avait elle-même fourni la plus grande partie de la

fine vaisselle, des cristaux et de l'argenterie dont cette table était surchargée. A leur tour, ils voulurent recevoir ceux qui les avaient si bien reçus. Leur tâche était plus facile. Grâce aux acquisitions successivement faites par leur père et à un esprit d'ordre, ils n'avaient pas besoin de recourir à l'emprunt. Ils n'avaient qu'à puiser dans leur cellier et leurs armoires.

A la suite de ces deux réceptions d'apparat, il y eut des visites régulières et des repas de cérémonie ; et, de gradation en gradation, les châtelains de Saulnes et ceux de Longlaville en vinrent à se chercher ou à se rencontrer à peu près chaque jour. C'était surtout ceux de Longlaville que l'on voyait fréquemment cheminer entre les deux villages. Victor, qui avait besoin de mouvement, partait quelquefois dès le matin, arrivait en chantant dans la chambre de Robert, et lui disait :

« Mon père est plongé dans ses comptes ; ma sœur absorbée dans les livres que vous lui avez prêtés ; moi, je devrais étudier le Code administratif. Mais j'ai le temps. Il me reste encore trois mois de liberté avant de me mettre la chaîne au col, avant de me cloquer, comme un meuble officiel au cabinet de M. le préfet. Jusque-là, au diable les affaires. La grave, la vénérable maison de mon père m'ennuie. Les animaux même la trouvent ennuyeuse. Les coqs n'y chantent point. Les moineaux, ces amusants petits pillards, n'y viennent

rien chercher, et les hirondelles n'y font point leur nid. Je la quitte pour ne pas tomber dans la marasme, et je viens amicalement vous demander à déjeuner. »

Quelquefois, Mlle Flore arrivait aussi à pied, toute seule, très-impatiente, disant-elle, de revoir sa chère Marie. Mais la chère Marie était le moindre de ses soucis. Elle désirait s'entretenir avec Robert. Tantôt pour lui donner une haute idée de sa mémoire et de son intelligence, elle lui faisait une longue analyse des ouvrages qu'elle venait de lire ; tantôt elle lui formulait ses réflexions sur quelque théorie scientifique ou quelque production littéraire. Parfois, après tout ce fastueux étalage de fausse érudition ou de pensées communes, elle reprenait une humble attitude et lui soumettait une question, comme un disciple à un maître ; parfois aussi, elle en revenait à parler des rêves de l'âme, du charme mélancolique de la solitude et des enchantements de la poésie, qu'elle appelait le dictame des cœurs malades.

Robert l'écoutait avec une parfaite bonté, non pourtant sans souhaiter qu'elle lui témoignât moins d'empressement et moins de confiance. Un jour, après avoir adressé à Marie quelques phrases banales, elle le prit à part et lui dit d'un air mystérieux qu'elle avait une secrète communication à lui faire. Elle avait essayé de traduire en vers une chanson d'Anacréon, et elle voulait soumettre ce travail à son jugement.